

## Histoire. Les raisons de l'« indophobie » des Birmans

Depuis le début des années 1990, une nouvelle ère des relations indo-birmanes a été ouverte. Après quatre années d'opposition frontale à la junte birmane au pouvoir depuis le coup d'état du 18 septembre 1988, l'Inde a progressivement repensé son approche de la Birmanie et de son régime militaire. Face aux défis économiques et stratégiques posés par une Chine de plus en plus présente en Asie du Sud-Est et afin de satisfaire ses nouvelles ambitions de puissance régionale, l'Inde a graduellement tenté de percer dans une région dont elle était absente depuis plusieurs décennies. Cette poussée stratégique vers l'Est d'une Inde émergente passe ainsi par un rapprochement aux multiples facettes avec son premier voisin « asiatique », la Birmanie. Depuis 1993, New Delhi cherche ainsi à établir un partenariat stratégique avec Rangoun et trois motivations principales ont justifié ce retournement réaliste : d'abord la crainte de voir la Chine, principal soutien de la junte birmane depuis 1988, s'immiscer aux portes de l'Inde ; ensuite la volonté de stabiliser le front des insurrections ethniques et criminelles le long de la frontière indo-birmane grâce à une coopération avec l'Armée birmane ; et enfin la recherche de nouveaux marchés et l'exploitation des ressources naturelles d'un pays encore largement soumis aux sanctions occidentales (pétrole, gaz naturel, bois...).

Or, quinze années après ce revirement tactique, force est de constater que l'Inde n'a pas réussi à pénétrer en Birmanie autant que ses stratèges l'avaient espéré. Bien que certaines avancées soient incontestables (ses deux grandes entreprises pétrolières nationales sont présentes sur le marché du gaz birman, la marine indienne a entamé une coopération navale inédite avec son homologue birmane, le général Than Shwe fut en 2004 accueilli en grande pompe en Inde...), New Delhi est loin d'avoir gagné autant que Pékin en influence politique auprès du régime birman, ni même d'avoir pu constituer sa propre sphère économique dans le pays à l'instar de sa rivale chinoise. L'Inde n'est en effet pas encore parvenue à s'imposer comme un partenaire loyal et crédible de la junte, malgré une position diplomatique souple basée sur le principe de non-ingérence dans les affaires intérieures birmanes et sur un refus des politiques de sanctions. En effet, l'un des obstacles les plus significatifs à la percée stratégique de l'Inde dans la région reste la Birmanie elle-même, notamment sa société et le régime militaire en place depuis près d'un demi-siècle, tous deux profondément imprégnés de tendances « indophobes » cultivées depuis l'époque coloniale.

Par « indophobie » nous entendons les sentiments latents de peur mais aussi de haine vis-à-vis des communautés indiennes et de l'Inde en général qui historiquement ont été développés par la société birmane et se sont souvent exprimés de façon violente. Certes, l'Inde demeure l'une des matrices culturelles de la Birmanie grâce à l'influence bouddhique et sanskrite. Mais l'expérience coloniale qui a vu les Britanniques se reposer sur l'apport massif d'une immigration indienne en Birmanie afin de gérer leur nouvelle colonie (1826-1948) a profondément marqué l'imaginaire collectif birman. L'arrivée de communautés indiennes (hindoues et musulmanes) qui ont très vite dominé l'administration civile et judiciaire, les forces armées et la police, et surtout le système d'exploitation coloniale (banques, commerces, transports, propriétés agricoles...), et ce au détriment des Birmans, a fortement bouleversé l'organisation socio-économique du pays. Cette mise à l'écart, perçue ou réelle, de la majorité birmane (*bama'r*) de la configuration économique et politique de la Birmanie colonisée a ainsi fait naître un vaste ressentiment à l'encontre des minorités indiennes dans le pays. Entretien au fil des décennies, cette violente rancœur « indophobe » aux expressions parfois radicales (pogroms et émeutes anti-indiennes des années 1930, expulsion de plus de 200 000 Indo-birmans entre 1962 et 1965, diatribes indophobes de la presse officielle du régime militaire en 1988...) demeure une caractéristique des réalités birmanes contemporaines, pourtant peu étudiée.

Premières victimes avec les minorités chinoises des grandes phases politiques de « birmanisation » du pays qui ont affecté la société birmane, notamment en 1948 et en 1962-65, nombre d'Indiens de Birmanie ont été contraints à l'exil, en particulier vers l'Inde et le Pakistan (Occidental et Oriental), mais aussi la Chine et la Thaïlande. Seules les communautés les plus pauvres (*coolies*, ouvriers, petits commerçants...) sont malgré tout demeurées dans le pays après les grandes vagues d'expulsion des années 1960 et constituent aujourd'hui la masse des Birmans d'origine indienne estimée à 2,5 millions d'individus et répartie dans les villes du pays ou le long de l'axe commercial Rangoun-Toungoo-Mandalay-Myitkyina. Les politiques de « birmanisation » et les expulsions des « étrangers » par le régime militaire du général Ne Win (1962-1988) ne furent cependant que le paroxysme d'une tendance traditionnelle des Birmans à utiliser politiquement la xénophobie et plus particulièrement l'« indophobie ».

&gt;&gt;&gt;

## Histoire. « Indophobie »

En 1988, alors que l'Inde était à la tête des puissances régionales condamnant l'instauration d'un nouveau régime militaire à Rangoun, celui-ci se lança dans une campagne de dénonciation des ambitions et activités « clandestines » de l'Inde en Birmanie en reprenant une rhétorique délibérément « indophobe ». Critiquant l'implication des Indiens dans les troubles qui ont suivi le soulèvement démocratique de 1988, l'Inde ayant financé plusieurs mouvements d'opposition civile (étudiants, activistes) ou armés (rebelles kachins et chins), la junte birmane relayait ainsi les profondes tendances anti-indiennes d'une société birmane qui n'a toujours pas tourné la page douloureuse de la colonisation.

Une approche linguistique permet de mieux encore illustrer ce phénomène très visible aujourd'hui, à travers l'étude du terme de « *kala* ». En effet, ce terme générique de la langue birmane par lequel sont désignées aujourd'hui les communautés d'origines indiennes reflète tout le caractère négatif et péjoratif que la société birmane leur a traditionnellement donné. La langue birmane définit l'individu qui vient de l'extérieur, et ce par voie maritime et non terrestre, comme un « *ku-la* » (de « *ku* » = traverser un lieu maritime, et « *la* » = aller/venir). Au 18<sup>ème</sup> siècle, ce terme de « *kula* » (qui deviendra progressivement « *kala* ») s'appliquait donc aux yeux des Birmans à toute personne « étrangère » étant venue en Birmanie par voie de mer, et donc aussi bien aux marchands arabes qu'aux marins malais ou mercenaires européens. De plus, pour les Birmans, outre son origine « par delà les mers », le « *kula* » ou « *kala* » possédait une religion autre que le Bouddhisme dominant en Birmanie, notamment l'Islam ou le Christianisme. C'est ainsi que ni les Chinois (appelés les « grands frères » ou « *paukphaw* » en birman), ni les Siamois ou les Arakanais ne furent intégrés à cette désignation de « *kala* » (ou « *kala lumyo* », « peuple *kala* »).

Avec l'arrivée massive d'immigrants indiens au cours de la colonisation et le bouleversement de l'équilibre socio-économique de la colonie birmane, le terme de « *kala* » prit toute sa connotation négative en se fixant principalement sur ces communautés étrangères « indiennes » perçues comme tout aussi prédatrices que les colons britanniques et refusant de s'intégrer à la société birmane bouddhiste en conservant notamment le système des castes ou leurs traditions musulmanes. Hasard linguistique, en sanskrit « *kala* » a une autre signification qui peut aussi être interprétée de façon déplaisante (mais pas nécessairement) puisqu'il signifie « noir ». Peu à peu, l'utilisation du terme « *kala* » s'est alors faite pour désigner plus spécifiquement les Indiens à peau sombre venus en Birmanie par voie de mer et ayant conservé leurs rites religieux hindous, musulmans ou chrétiens, et non les simples « étrangers ». La connotation fortement antipathique et vulgaire de ce terme s'est ainsi développée au fur et à mesure de l'exploitation coloniale, et a servi d'élément moteur au mouvement nationaliste birman. De nos jours, les expressions populaires de cette « indophobie » latente sont toujours manifestes et visent tout autant les Birmans d'origine indienne que les Indiens d'Inde ou les musulmans Rohingyas.

Malgré les réalités géopolitiques qui ont amené New Delhi et Rangoun à se rapprocher au milieu des années 1990 et même si les discours ont changé, les perceptions de menaces et les incompréhensions réciproques demeurent entre l'Inde et la Birmanie. Loin d'assister à un rapprochement « de cœur » entre les deux pays, l'on assisterait plutôt à un accord « de raison », tant la défiance des Birmans à l'égard des Indiens perdure mais ne semble pas être perçue comme telle, loin de là, par les diplomates, militaires, intellectuels et hommes d'affaires indiens.

Enfin, outre ces tendances « indophobes » manifestes au sein de l'élite militaire et de la société birmane, force est de constater que parmi la communauté birmane exilée (notamment dans les milieux activistes démocrates) ces sentiments anti-indiens sont tout aussi perceptibles. Peu apprécient le retournement réaliste de l'Inde et son engagement envers la junte depuis le début des années 1990, dénonçant le soutien tacite des Indiens au régime militaire.

Mais il reste cependant une exception, et non des moindres, à ces élans anti-indiens qui caractérisent toujours la Birmanie contemporaine. Aung San Suu Kyi, figure de proue de l'opposition démocratique, est connue pour ses passions indiennes. Adolescente, elle a vécu quatre années à New Delhi (1960-64) alors que sa mère était ambassadrice de Birmanie en Inde, y a côtoyé les futurs leaders de l'Inde (la famille Gandhi notamment) et s'y est façonnée un large réseau d'amitié. En 1986-87, elle passa une nouvelle année de recherche universitaire à Shimla, dans le Nord de l'Inde, confortant ses liens et soutiens parmi les élites intellectuelles et politiques du pays. Fascinée par la culture indienne, admiratrice du Mahatma Gandhi, Aung San Suu Kyi s'affiche volontiers indophile. Mais ses multiples arrestations et assignations à résidence par la junte l'ayant marginalisée et coupée du monde, il est fort difficile de compter aujourd'hui sur son influence afin de faciliter le rapprochement entre les peuples indien et birman.

R. E.

L'auteur est Docteur de l'Institut d'Etudes Politiques de Paris. Sa thèse a porté sur la rivalité sino-indienne en Birmanie depuis 1988.